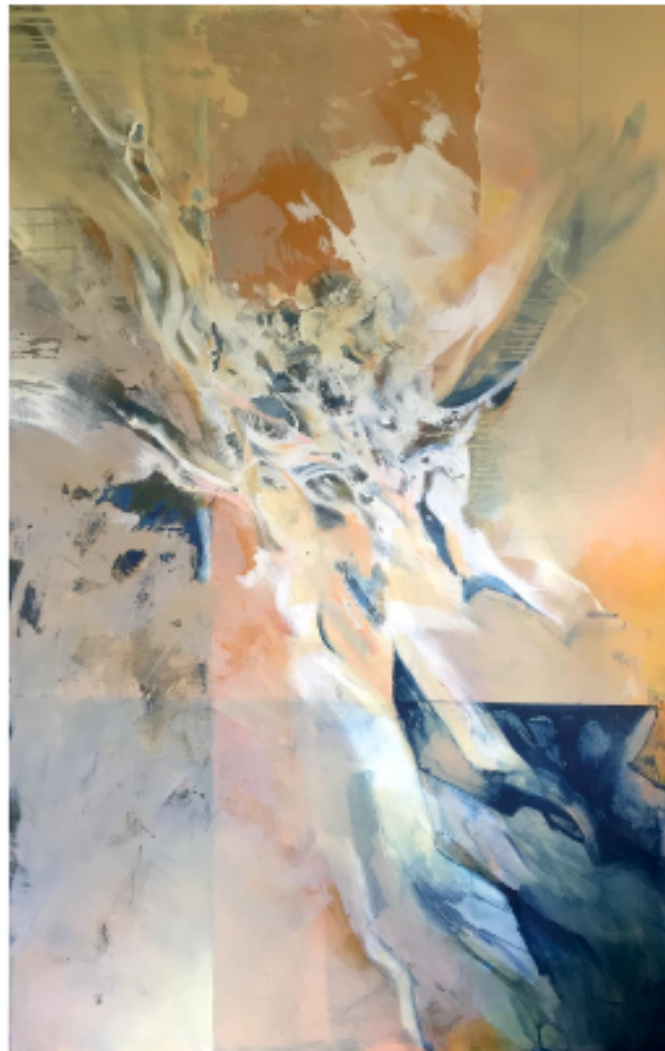


HERVÉ VAN DER HAEGEN

GÉOPOÉTIQUE DU LEVANT



Turfu les Editions

Hervé VAN DER HAEGEN

Géopoétique du Levant

Couverture : Acrylique sur toile - Frédéric VINSON (1998), L. 200 x l. 130

PREFACE

Tous les personnages et événements de cet essai sont purement fictifs. Cet essai ne saura être, en aucun cas, une preuve ou un document d'appui envers qui que ce soit. Cependant, les faits relatés à partir d'une multitude de témoignages récoltés sur plusieurs années par des journalistes de terrain ainsi que par des organismes institutionnels (HCR) ou par des ONG, sont inspirés d'événements réels. L'épisode de ce que les médias ont nommé les « printemps arabes » à partir de 2011 a en effet été un des éléments déclencheur de la rédaction des textes de cet essai. J'ai à cette époque très vite eu le sentiment que cette série de soulèvements dans le monde arabe sonnait une ère nouvelle pleine d'espoirs, depuis largement déçus.

Par souci de coller au plus près des faits et d'une vérité historique, le travail proposé a donc été fait en conservant un réalisme dans les événements, les sentiments et les points de vue de chacun des personnages. Il me fallait trouver une forme qui permette de donner la parole à des individus qui ne l'ont pas eu et qui pour beaucoup ne l'auront plus désormais qu'ils ont disparu. C'est pourquoi j'ai adopté le choix d'une versification anonyme. Ce choix permet d'appréhender différemment les questions géopolitiques, d'utiliser des métaphores et de rapprocher des réalités plus ou moins éloignées.

L'essai est organisé en trois parties intitulées « Subir », « Fuir » et « Survivre », qui se donnent pour objet de suivre des parcours de vies re-contextualisés et mis en mot, confrontés aux bouleversements géopolitiques du Levant, d'où le titre de *Géopoétique du Levant*. La majorité des situations explorées provient de l'exemple syrien qui vient de célébrer tristement la dixième année d'un conflit qui ne dit pas son nom. On peut le lire en continu, partie par partie, dans une approche chronologique pour saisir les mécanismes qui permettent de comprendre le traumatisme subi, l'exil forcé et la nécessaire résilience à suivre ; faire le choix de lire quelques passages de chaque partie au hasard pour saisir par exemple les conditions de détention ou la torture dans les geôles syriennes et comprendre au-delà, le silence des Etats dans une approche géopolitique ; ou bien encore le lire de manière aléatoire, en faisant des va-et-vient d'une partie à l'autre, pareils aux exilés qui ont surgi et ont vécu depuis le déracinement et le caractère incertain de l'avenir.

Si chacun des personnages est fictionnel enfin, ce n'est pas pour nier la réalité mais par nécessité de rendre compte de plusieurs profils à la fois et également parce que les témoignages consultés étaient souvent recueillis sous anonymat afin de protéger les victimes d'éventuelles représailles des régimes oppresseurs.

Hervé VAN DER HAEGEN

L'opinion publique pensera qu'ils ont fui l'enfer pour trouver l'Eldorado. Foutaises ! On ne dira rien du pays en eux. La poésie n'est pas de l'information. Pourtant, c'est la seule chose qu'un être humain retiendra de son passage sur terre.

Gaël Faye, *Petit pays*, Grasset, 2016.

SUBIR

ABOU el-LEITH

I. L'intérieur de mes poumons
Remonte lentement à la surface ;
Les mains liées dans le camion
Nous sommes tous transférés en masse.

C'était un matin de décembre
A l'aéroport de Damas
Des agents sont venus me prendre
Étais piégé, dans une impasse

Conduit dans la salle de torture
Des renseignements militaires
La branche 227, « branche dure »
Du régime Assad fils et père

Les enquêteurs m'ont ordonné
De me dévêtir prestement
Les yeux bandés, ils m'ont frappé
Me suis évanoui un moment

« *Tu n'es qu'un sale terroriste* »
Répétait l'interrogateur
Cloué par les mains tel un Christ
Étais ravagé de douleurs

« *Si tu voulais reconnaître tout,
Tu pourrais bien te reposer* » ;
« N'ai rien à vous dire et c'est tout »
M'ont suspendu par les poignets...

II. Me suis assez vite engagé
Dans la voie de la Révolution
Pacifique, elle a évolué
Vers la militarisation

Comment continuer à chanter
De simples slogans anti-régime
Lorsque l'Etat-major armé
Lançait sur nous toutes ses machines ?

Nous avons dû prendre les armes
Pour protéger les marcheurs libres
Et constituer dans le sang, les larmes
Notre propre *Armée Syrienne Libre*.

III. Dans les montagnes du Qalamoun
Près de la frontière du Liban
Ai fait passer Mounir el-Moun
Qui souhaitait désertier les rangs

De l'armée loyaliste d'Assad,
Epuisé d'abattre des civils...
Il souhaitait rejoindre la rade
Tenter le chemin de l'exil.

Il est tombé juste avant moi
Et a avoué une liste de noms
D'activistes engagés, comme moi,
Dans l' « indigne Révolution ».

IV. Ceux qui me frappaient
Voulaient les noms de mes complices
Mais comme, acharné, refusais
Ils ont relancé leurs supplices

Ils ont plongé longtemps ma tête
Dans un généreux baquet d'eau
Electrocuté pour l'enquête,
Mon corps faisait des soubresauts

Après trois longs jours de sévices
Les gardiens m'ont acheminé
Dans une sorte de cage que l'on hisse
Et dans le noir le plus complet

Ai senti une chose contre moi
L'ai explorée tout à tâtons
C'était un corps, puis deux, puis trois
Aucun souffle de respiration

Une odeur asphyxiante flambe
Dans l'air, ne peux plus respirer
Quelque chose remue sur mes jambes
Des vers ? Me surprends à crier...

Pleure, hurle, supplie
Ces cadavres autour me font peur
Entends des râles, entends des bruits
Qui me parviennent de l'extérieur

Ecoute, puis parviens à me taire,
Et puis finis par m'endormir
Au milieu de ce tas de chairs
Sais bien que m'en vais pour mourir.

Mes geôliers m'ont suspendu là
Pour que j'entende la torture
Des cris s'échappent en-dessous, en bas
Parviennent à traverser les murs

Entends les plaintes, pas loin, tout près
Les distingue très bien de là-haut
« *Fini pour lui, il a crevé* »
Du tortionnaire ce sont les mots...

Ils cherchent à nous tuer physiquement
Pas seulement nous éliminer
Bachar veut tuer son peuple en grand
Il veut le déshumaniser.

- V. Au bout de trois jours, ne sais plus,
Sans aucun contact extérieur,
Voulaient avoir raison de moi
Mais ne souhaitaient pas que je meure

Ai perdu le droit à mon nom
Suis devenu « *numéro un* »
A l'appel chaque jour en prison
Devais frapper avec la main

A la porte de ma cellule
Et si jamais osais parler
On me plaçait dans le vestibule
A coups de crosse, on me frappait.

- VI. La solitude, le silence
La faim et le froid de l'hiver
Le ventre qui cherche pitance
La chaleur de l'été, l'enfer

Ai eu des hallucinations
Ai prié Dieu pour en finir
Une voix me répétait : « *Tiens bon* »
Une voix m'a aidé à tenir

Me réveille enfin, suis en sueur
Dans la longue nuit traversée
Sens juste s'accélérer mon cœur
Il bat à grands coups oppressés.

RESIDENCE SURVEILLEE

Ils arrivent bien propres dans leurs blouses blanches
Ils veulent m'administrer leurs antidépresseurs
L'un des trois boîte un peu, un problème de hanche
Je vais m'y opposer, je crois bien qu'ils ont peur

Le chef de service, un vieux psychiatre obèse
Assomme mon cerveau de charges narcoleptiques
Il refuse que je vive, il refuse que je biaise
Il m'afflige également des décharges électriques

Comment disent-ils déjà, *je dois être dans la norme*
Je résiste, je m'oppose, je ne suis pas soumis
Et c'est ainsi qu'un jour, j'ai vu les uniformes
Débarquer, m'arrêter et suspendre ma vie

Nous vivions bien heureux, ma femme et notre enfant
Vaquaient tranquillement à leurs occupations
Ils l'ont prise sur ses jeux, lui ont cassé les dents
Les ont emmené tous deux, ont brûlé la maison

*[Parfois je me réveille, je sursaute et je crie
Je suffoque et j'étouffe et là j'ai vraiment mal
Je revois son visage déformé et ses cris
L'impuissance à l'aider, sa souffrance et les râles]*

Je ne suis plus un homme, trois ans d'enfermement
Trois ans sans voir le jour, seul derrière les barreaux
Ils pensent m'avoir vaincu et réduit à néant
Je ne suis plus un homme, plus proche des animaux.

Je les vois s'approcher, l'un d'eux porte des sangles

Il faut que je m'occupe du boiteux en premier

Le second au long cou, il faut que je l'étrangle

Le troisième, on verra, bientôt la liberté.

REGIME SYRIEN

Mon corps est comme un sac, tout empli de douleurs
Allongé sur le sol, une dalle de béton,
Qui gît dedans une flaque de sang, de puanteur
J'aimais les herbes folles et les fleurs en boutons

Il fait noir dans ma geôle, je ne distingue pas grand-chose
J'entends, je crois, des pleurs, gémissements et plaintes
Je ne bouge presque pas, je ne sais pas si j'ose
Appeler au secours, nous vivons dans la crainte

J'ai peur de me lever, j'ignore si je le peux
J'ai la gorge asséchée, je n'ai plus de salive
Je dois être surveillé, j'ai la trachée en feu
J'étouffe au fond de moi la moindre initiative

Cela fait plusieurs mois que je suis retenu
Les journées se succèdent, je marche dans des couloirs
Je suis interrogé, je suis souvent battu
Jeté au sol j'attends mon interrogatoire

Et lorsque j'ai avoué ce qu'ils voulaient entendre
On m'isole au cachot, un verre à la portée
De ma main implorante qui ne peut pas le prendre
Derrière, un goutte à goutte résonne, hors de portée

J'ai résisté, résisté, résisté tant que j'ai pu
Défiant le régime et jouant à cache-cache
Jusqu'à ce jour funeste où ses soldats m'ont eu
« Tiens, voici la facture, tu vas la payer cash... ».

DEHORS, IL Y A LE CIEL

Le calme des cellules, à vrai dire, est étrange,
Contraste paradoxal ;
Les geôliers nous maltraitent et rien ne les dérange,
Ils incarnent le mal.

Ils sont les seuls acteurs de nos vives souffrances,
Des passages à tabac ;
Les seuls témoins de nos sombres déchéances
Le tout au nom d'Allah.

Nous ne sommes plus des hommes, nous sommes pareils aux choses
Devenus insipides ;
Semblables à des fantômes, sans âmes et moroses,
Condamnés au vide.

Bouclés dans nos cellules, faites à nos ressemblances,
Nous existons par elles ;
Elles nous enferment mais nous offrent le silence,
Dehors, il y a le ciel.

SEUL DANS LE NOIR

Nous avons établi des liens dissymétriques
En la présence obscure, incertaine des bourreaux
Les yeux bandés dans un univers psychiatrique
Dans un silence impur un torchon gorgé d'eau
M'étouffait.

La peur enveloppait nos vies comme une flamme
Qui nous consumait, tantôt braise, tantôt mèche
J'ignorais qu'on pouvait perdre jusqu'à son âme
Lorsqu'au bout de trois jours ma gorge tellement sèche
Suppliait.

Seul dans ma cellule, les ombres sont étouffantes
Il me semble que la nuit est de plus en plus sombre
Autour de moi les spectres créent des images tremblantes
Des moments confondus jaillissent dans la pénombre
Du passé.

Je revois mon village perché dans les collines
Au matin
Je gratte la terre humide de ma cage
J'ai froid
J'ai peur
Je suis seul dans le noir.

La maison était blanche avec des volets en bois
Je voyais dans la nuit les traits fins de ta peau
Quand l'aurore s'approchait, lentement, pas à pas
Laisant poindre le jour, c'était toujours trop tôt

Ta silhouette paraissait dans la nuit invisible
Je m'approchais doucement pour effleurer ton corps
Les cris de guerre au loin semblaient à peine audibles
Nous pensions naïvement échapper à la mort

Soudain, tout a changé dans un éclair inouï
Des rayons lumineux ont traversé la chambre
On a cru un instant s'ouvrir le paradis
Mais l'enfer était là, aux portes, dans l'antichambre

J'ai lu comme une crainte, soudain, dans tes yeux,
Tu paraissais nerveuse, les yeux écarquillés
Je me suis retourné, ils étaient trop nombreux
Ils m'ont fait prisonnier après t'avoir enlevée.

NOUS NE RETROUVERONS PLUS JAMAIS LA LUMIERE

Le ciel se déchirait, traversé par la foudre
Quelques points lumineux éclairaient le chemin
Je regardais les autres et ça sentait la poudre
La peur, les dents qui claquent, le rictus du destin

Je n'atteindrai jamais les grandes plaines fertiles
De celui qui vit libre et le cœur apaisé
Mon parcours sera bref, pareil aux ergs stériles
Aussi loin de la paix que mes lèvres d'un baiser

Les plaintes de la nuit grimpent dans l'univers
Les corps glissent sans âme dans la pénombre pâle
Nos ombres se sont perdues dans ce profond dédale
Nous ne retrouverons plus jamais la lumière.

Si rien ne vient
Syrien ne va
On meurt pour rien
Au loin, là-bas.

RESCAPE

Dans cet environnement qui tourne autour de moi
Je vois s'étendre au loin des chemins inutiles
Des ruines effondrées sur des terrains stériles
Je suis le chien perdu quand le maître n'est pas là

L'enfant abandonné qui cherche des repères
Le pantalon troué sous un soleil de plomb
Sa mère est allongée sous une masse de béton
Formant une sépulture plus pérenne que la terre

Je suis l'astre oublié, la porte du sommeil
Le curieux interstice, la sombre parenthèse
Le vent du sud qui porte les rayons du soleil
Et souffle sur le feu pour raviver les braises

Tout est là, tout figé, et tout ressemble à rien
Aucune explication, rien de bien rationnel
Je suis seul, rescapé, j'avance hagard en vain
Un voile lourd s'est posé et recouvre le ciel.

SPECTRE

Le spectre aux cheveux noirs, au visage émacié
Nous le connaissons tous sans l'avoir rencontré
Nous redoutons qu'il vienne d'un geste assuré
Evider les viscères de nos corps suppliciés.

Au soir de la folie, sombre et pesant
La forme de la violence brute
L'espace entre les êtres a disparu
Le silence solide encombre ma gorge oppressée
Les particules de vie s'émettent dans la poussière

Entre les barres et les barreaux
Entre les murs et les matraques
Entre ce vide où rien ne pousse
La meurtrière étroite
L'espace n'a plus de place.

Ma vie est inutile
Inutile à présent
Le règne du chaos au-dehors, au-dedans
Toutes les voies sont coupées
Nulle issue
Je ne bouge plus
Le ciel s'est assombri
Le ciel n'y passe plus
Le monde m'abandonne à mon triste univers
Je ne sais plus vers qui me tourner
Vers quoi
La saison du sang, va, pollue mon cerveau
Je ne distingue plus le jour
L'aube
L'orée
L'oraison funèbre
Le sommeil forcé
Le sommeil sans rêve
Et la douleur infime de ne plus partager.

MON FRERE

1

Nous sommes partis ensemble
Dans l'horizon bouché
Où les armées rassemblent
Les jeunes hommes apeurés

Nous sommes partis ensemble
Parce qu'on voulait combattre
Au loin, plutôt qu'attendre
L'ennemi au pied de l'âtre

Nous frissonnions de peur
Isolés, bien qu'ensemble
Nous avions mal au cœur
Et les deux mains qui tremblent

Nous sommes partis au loin
Dans l'univers immense
Pareils à des bédouins
Nous misions sur la chance

*[Je t'ai vu t'effondrer
Aux premières lueurs de guerre
Sous les tirs de mortier
Nous mordions la poussière]*

Nos ennemis enragés
 Criaient « *Allahu akbar* »
 J'avoue que j'ignorais
 Un Dieu aussi barbare

Notre père nous avait
 Enseigné le *takbîr*
 Il était censé faire
 Le meilleur, pas le pire

[*Nous avons continué
 A fouler les chemins
 Dès que genou pliait
 Je te donnais la main*]

Nous avons poursuivi
 Coûte que coûte le combat
 Nous voulions une vie
 Plus sereine ici-bas

Nous nous sommes contentés
 De mots élémentaires
 Je sais que tu souffrais
 Nous préférions nous taire

Ravaler comme on peut
Nos douleurs anciennes
Pour repartir au feu
Les corps chargés de haine

4

Partout autour de nous
C'était désolation
Leurs meutes semblables aux loups
Ravageaient l'horizon

Nous nous sommes accrochés
Dépassant nos limites
Nous savions qu'il n'y aurait
Aucun espoir de fuite...

Sur le chemin du retour
Je marche aveuglément
Mes vêtements sont lourds
Ils sont tâchés de sang

*[Je rentre à la maison
J'ai tenu bon mon frère
Petits, quand nous courions,
Tu l'emportais, si fier.]*

Nous attendions, paisibles, sur cette piste blanche
Un Syrien près de nous remballait ses affaires
Il n'était pas serein, les yeux peuplés de guerres
Je savais que j'aurais tôt ou tard ma revanche.

La platitude du ciel
Nous renvoie au salut de nos âmes ;
Soudain, j'ai déposé les armes,
Je revois tes cheveux, couleur de stèle.

Lorsque disparaissent tous nos désirs d'avenir
Nous sommes de nouveau seuls, repliés sur nous-mêmes
Nous repensons alors à tous ceux que l'on aime
Et la vie semble faite simplement pour mourir.

Le calme inquiétant de la mer
Efface la volonté de vivre
Quoi qu'il advienne mon frère
Je continuerai à te suivre.

Dans cet univers de combats

Où nos ennemis arrivent en flux

On doit trouver un autre soi

Il faut qu'on meure ou bien qu'on tue.

I. Quand ils sont arrivés, ils nous ont fait sortir
Ont tué quelques familles, dont celle de nos voisins
Ils criaient tous très fort, agissaient tout sourire
Dans leurs yeux on lisait, qu'au fond, on n'était rien.

Ils nous ont trié bien méthodiquement
D'un côté les hommes, puis les femmes, les enfants
Ceux qui ont résisté n'ont pu aller plus loin
J'ai encore vu tomber quelques-uns des voisins.

Maman a dû monter dans l'un de leurs camions
Sa beauté orientale ne leur a échappé
En grim pant elle savait quelle serait sa prison
Elle n'a pas dit un mot, ne pas nous effrayer

*[Ce matin-là, nous sommes en août
Nul mot ne franchira plus ma bouche
Je ne parlerai plus
Je vous ai perdus]*

II. Les hommes furent frappés, à genoux plusieurs heures
Sous un soleil de plomb, les deux mains sur la tête
Pas le droit de bouger, ruminant leur malheur
Ils devaient résister aux crosses des mitraillettes

Mes yeux étaient rivés sur le visage de mon père
Le buste bien vertical, pourtant agenouillé
Il a bougé les lèvres dessous son regard vert
Et a articulé : « *Je viendrai te chercher* ».

Au bout de quelques heures, ils ont levé le camp
Et nos pères sont partis, les deux mains attachées
Nous ne savions que faire, nous étions des enfants
Derrière nous crépitait le village incendié.

III. Nous avons dû marcher plusieurs heures, plusieurs jours
Jusqu'à vingt kilomètres au sud de Maaloula
Il fallut nous cacher plusieurs fois, en plein jour
Nous avons finalement pu rejoindre Sednaya

Là, nous y avons trouvé Aïda Al-Daouad
Qui y avait fondé un simple orphelinat
Elle redonnait vie aux parfums les plus fades
Pour calmer nos chagrins, a su ouvrir les bras

Nous n'avons pu rester, les locaux trop petits
Ne pouvaient nous garder, pas plus qu'une seule femme
J'ai été transférée ailleurs, en Jordanie
Structure Al-Hasheni, dans les faubourgs d'Amman

Là, j'ai repris l'école, toujours sans dire un mot
Depuis deux ans déjà, je n'y étais allée
Certains avaient l'air doués, d'autres paraissaient sots
Difficile de dire ce que l'avenir offrirait

J'étais, je me souviens, penchée, buste en avant
En train de m'affairer à nouer mes lacets
Lorsque j'ai entendu une voix de prince charmant
« Je t'avais dit, je crois, je viendrai te chercher ».

Parviendra-t-on enfin

Au seuil du chemin

A observer la mort

Comme si n'était de rien ?

LE CHAMP DE L'INDICIBLE

Je dois vous préciser que je n'étais pas seul au début.

Nous étions des centaines, nous étions si nombreux, nous étions une cohorte

Elle marchait avec moi, elle ignorait encore, demain, elle serait morte.

La nuit était solide, la nuit était présente, la nuit était partout

Nous entrions alors dans un monde inconnu

Le corps désemparé et nos âmes mises à nu

La nuit était si noire

Comme la fin de l'espoir

La nuit était très floue

Sur nos corps vides et mous

J'ai croisé dans tes yeux un regard un peu fou...

Nous avons poursuivi, coûte que coûte, de guerre lasse

Nous avons aperçu de la nuit l'autre face

Sous les tirs nourris, nous sommes devenus des cibles

Nous avons pénétré le champ de l'indicible.

Qu'attendre d'un matin ?

Il est, après la nuit, comme une renaissance

J'aimerais simplement qu'il me rende l'innocence

Avant que « El-Assad » nous écrase dans ses mains.

Le monde s'écoule dans le sang
Comme le sang s'écoule de nos veines
Ce régime nous tue et nous ment
Nous n'avons plus de forme humaine.

L'air s'est vicié soudainement
Son souffle chaud creusait nos tombes
En l'espace de quelques secondes
Les bactéries brûlaient nos sangs

C'étaient des bombes à la javel
Elles permettent de tout purifier
Nous sommes de la vermine, du fiel
Pour ce régime fanatisé

J'ai eu une sensation de vide
Moi qui croyais qu'en Occident
On condamnait les génocides
Ailleurs comme ici on nous ment

J'ai senti ma peau craqueler
Et mes poumons qui prenaient feu
Ma femme est tombée en premier
Nous ne nous sommes pas dit adieu.

Je me repose sur ma douleur
Je crois encore à la nature
Nos combats ont été si durs
Nous avons eu si mal, si peur.

FUIR

J'ai quitté la Syrie comme lors d'une nuit sans lune
Sans aller dire au-revoir ni embrasser ma mère
Partir, précipité, sur les chemins de dunes
Plonger mon corps dans l'eau et mon âme à la mer.

LE PARFUM DES ROSES

Nous avons traversé de longs chemins de pierre
Sur des routes désertes, nous marchions au hasard
Nos existences passées nous paraissaient légères
Et plus l'on avançait et plus l'eau était rare

De tout petits cafards gravissaient les cailloux
Depuis ma hauteur d'homme, ils semblaient minuscules
Sans doute depuis le ciel semblons-nous ridicules
Pareils à ces insectes qu'on écrase d'un coup

Nous sommes au beau milieu d'un chaos minéral
Nous avançons perdus, nous errons dans l'enfer
Ignorant où nous sommes, d'impossibles repères
Ont changé le chemin en un profond dédale

Guidés par la souffrance, affligés par nos peines
L'empreinte des blessures persiste dans nos corps
Qui ont dû supporter les violences et la haine
D'un régime assassin planifiant notre mort

Nous sommes. Nous existons. Il faut se persuader.
Nous voulons continuer. Nous voulons être encore.
Nous n'avons rien à perdre, tout a été brûlé
Le vent qui souffle ramène le parfum de la mort

Elle est là, toute souriante, sournoise, envahissante
Au milieu du chemin, nos vies se décomposent
Nous sommes un tas de merde, de miasmes, de fientes
J'aimais dans mon jardin le doux parfum des roses.

On traverse des champs solitaires
Presque autant déprimés que nous
Il ne pousse rien sur cette terre
Nous sommes pareils à des cailloux.

Nous traversons des champs où la nuit s'abandonne
Je ne sais quelles sont mes chances d'atteindre le matin
Un froid vif et piquant nous a gelé les mains
Dans l'univers au loin, un vieux clocher résonne

Je marche sans penser, des pas automatiques,
J'attendrais sans dormir, blotti, seul, dans mon coin
La lueur étrangère et poussive du matin
Avant de relancer mon allure mécanique

Les journées qui s'étirent et les yeux qui font mal
Le ventre vide qui hurle famine en silence
Les habits sales, usés, sur ma peau rêche et rance
Mon corps tout supplicié, la lumière un peu sale

Les corps qui se frôlent et qui avancent avides
Epris de liberté, tout gavés d'espérance
L'étrange bruit de nos pas qui déchire le silence
L'impression d'avancer dans un horizon vide.

Nous sommes une cohorte de corps sans repères
Troupeau fébrile en marche, mélange d'humains sans nombre
Dans les frimas frileux frissonnant sans nos pères
Nous avançons perdus, masse informe de l'ombre

Je marche et mes pensées vont vers toi, Paul Eluard,
Toi qui sus t'engager et combattre sans cesse
« Il y a les maquis couleur du ciel de Grèce »
Ecrivais-tu jadis, *« et le droit à l'espoir »*

Nous lisant ton poème, *Courage*, j'entends mon père :
« Paris ne mange plus de marrons dans la rue »
Tu chantais en rêvant le bonheur sur la Terre
Tu rêvais d'être libre *et je te continue.*

Les nuits passent sur moi et chacune me ravage
Me réveille le matin, le corps trempé, en nage
Je revis mes douleurs, les chevilles qu'on m'écarte
Et la vie qui reprend une à une ses cartes

Je tomberai bientôt, c'est presque une évidence
Serré dans ce canot, c'est encore loin la France ?

LE PASSAGE

(Eldorado)

1

De gros nuages lourds s'échevèlent en furie
Le monde autour est gris. C'est le règne du vent.
Un silence pesant a recouvert les cris
Nos corps sont entassés, trempés nos vêtements.

Dans cette barque de fortune, ballotée par la mer
Les passeurs ont promis, nous aurons une vie
Qui nous éloignera de celle du désert
Quand on s'est éveillé, les passeurs avaient fui.

Au bout du troisième jour, il a fallu agir
Débarrasser les corps, sans vie, par-dessus bord
Arracher à leurs mères les nourrissons et pire
Les livrer à la mer, la mer devenue mort.

Abandonnés ainsi à une mort maritime
Nous avons dérivé vers l'Istrie ou vers Malte
Nous glissions peu à peu dans l'éther et l'abîme
Nous n'aviions même pas entendu la frégate.

On nous a fait monter un par un sur le pont
Distribué des gilets, couvertures de survie
Répartis de côté les filles et les garçons
Nous n'avions même plus la force de dire merci.

Dans la barque, l'une des nôtres est seule, restée figée
Ses deux mains agrippées, les ongles dans le bois
On a eu bien du mal à lui prendre son bébé
Quand on l'a mis à l'eau, elle a perdu la foi.

Nous avons résisté, peut-on parler de chance ?
Nos fermes volontés refusaient de mourir
Nous visions le rivage, mais la mer est immense
De nous tous elle s'est jouée, j'entends encore son rire.

Arrivés à bon port, enfin, sur la terre ferme
Nous avons dû attendre qu'on prenne nos empreintes...
Nous n'en laissons aucune au large de Palerme
Quand nos corps fatigués se noient, seuls, dans la crainte.

Puis l'on nous renverra, là-bas, dans nos pénates
 Tout sera à refaire, mais nous le referons
 De nouveau nous serons secourus en frégate
 S'il le faut, et les flots de nouveau nous prendront.

Nous ne renoncerons pas, n'abandonnerons jamais
 Nous sommes des vagabonds, « *Chez nous* » n'existe plus
 Soumis aux déplacements, réduits à la pitié
 Nous qui faisons envie dans notre Orient déchu.

C'est une Terre immense, c'est un champ de possibles
 Les rayons du soleil y sont moins chauds pourtant
 C'est l'Europe qui fredonne un chant imperceptible
 A ceux qui l'ont gagnée, bien au chaud, au-dedans.

C'est la pointe avancée de toutes nos espérances
 Quelques-uns ont franchi déjà cette forteresse
 Ils sont transfigurés par un espoir immense
 Ont le cœur ravagé toutefois par ceux qu'ils laissent.

Des vagues lourdes s'avancent, peu à peu se retirent
 Nous sommes si petits, nous qui errons dans l'ère
 Il faut garder espoir dans un autre avenir
 Déjà s'avancent vers moi les vagues de la mer.

LA NEIGE SERA MOLLE

1

Au bout, il y aura des journées de neige
C'est, paraît-il, comme une poussière blanche
Des sortes de petits grains qui l'un à l'autre s'agrègent
Virevoltent dans les airs et s'étendent et s'épanchent...

Derrière nous, il y a la mort
Les longs bombardements
La fatigue des corps
L'inertie du néant.

Ici j'achève ma vie
Je la dépose au sol
Je trace dans la nuit
Le sillon d'un envol.

2

Un nouveau jour se lève et le sol fume encore
Je suis parti hier, c'était il y a cent ans
Dans le matin frileux où la brume me mord
J'ai vieilli d'un seul coup et prématurément.

J'ai perdu en chemin
Toute mon innocence
Et je sonde mon destin
L'Angleterre ou la France ?

Autour les hommes se frappent, se capturent, s'humilient
Les femmes se déchirent, certaines même se mordent
Les hommes pareils aux loups se rassemblent en hordes
Chacun tente de défendre son territoire de vie

Ils ont les mains crispées, grandes ouvertes les bouches
On peut apercevoir quelques gouttes de sang
Ils se tournent autour, se reniflent et se touchent
Ils perdent peu à peu le sens du raisonnement

Dans leurs veines, sous leurs bras, le sang furieux s'agite
Les artères sont gonflées, les globules s'affolent
Une parole de travers, tout peut partir si vite
Dès que je peux, je jure que je prends mon envol.

[Il paraît, par ailleurs, que la neige sera molle.]

Vestiges de la nuit, le ciel est sans étoiles
Comme si sur l'infini
Une quelconque main céleste avait jeté un voile.

Des destins se rassemblent, soupçonneux,
Méfiant les uns vis-à-vis des autres.
Tu me manques.
J'attends des lendemains qui changent.
« *Qui chantent* », me disais-tu...

Nous marchons, je le sais, vers un destin étrange.
Ton absence me tue.

Une femme nue est couchée, étendue sur la plage
De loin on pourrait croire seulement qu'elle se repose
Des vagues viennent s'écraser sur le bord du rivage
Son corps est lacéré de multiples couperoses.

Au large, des mouettes blanches survolent une épave
Le soleil silencieux semble ignorer la mort
Combien étaient-ils, comme elle, au destin grave ?
La mer continue à engloutir leurs corps.

Je suis dans les rayons de mon supermarché
Les promos se bousculent, valse de prix à la ronde
J'entends deux petites mémés parler des réfugiés
« Je vous le dis, on ne peut accueillir tout le monde ».

ALEP

Depuis que je suis né
Je n'ai vu que la guerre
Que les troupes armées
Piétinant la misère

J'ai vu mourir mon père
J'ai vu violer ma sœur
Puis finir son calvaire
Une balle dans le cœur

J'ai vu partir mes frères
Et pleurer ma maman
Elle qui a tant souffert
Au milieu du néant

J'ai vu des prisonniers
A qui l'on a tout pris
A qui il ne restait
Au final que la vie

Alors j'ai fait le vœu
Un beau jour de partir
Voir ailleurs si c'est mieux
Ça ne peut être pire

Je vais mendier ma vie
Sur les routes du monde
Je pars seul, sans amis
Ils sont morts sous les bombes

Je vais marcher partout
Je vais courir les rues
Allant je ne sais où
Loin d'un régime qui tue
Dedans l'indifférence
D'Etats démocratiques
Etats-Unis ou France
Tout juste quelques critiques...

Pareil au déserteur,
Celui de Boris Vian,
J'y mettrai tout mon cœur
Et je dirai aux gens :

*« Refusez d'obéir
Refuser de la faire
Refusez de partir
N'allez pas à la guerre »*

Refusez le racisme
Et la xénophobie
Repoussez l'extrémisme
Et le rejet d'autrui

Voyez en l'étranger
Simplement un autre homme
Il est déraciné
Accueillez ses rhizomes.

SURVIVRE

Nous sommes là enfin, réunis en un groupe
Nos mains tremblent et s'agitent et s'effleurent doucement
Sur nous vient se poser l'épais souffle du vent
Nous sommes venus de loin, nous sommes une même troupe

Nous sommes là enfin et nous n'avons plus peur
Les routes étaient trempées et les nuits étaient noires
Nous sommes arrivés dans un monde de couleurs
Nous sommes épuisés mais le cœur plein d'espoir

Il règne sur cette terre une atmosphère douce
Les rayons de soleil se déposent sur la place
Pour la première fois, je m'étends dans la mousse
Peut-être pourra-t-on vivre en oubliant nos races ?

Nous marchons dans la ville, écrasés de regards
Soupçonneux, qui épient notre présence humaine
Les visages se détournent, les yeux chargés de gêne
Un homme nous a chassés du parc à coups de barre

Nos vêtements usés abritent nos chairs flétries
Qui peinent à se mouvoir dans le matin frileux
Nos âmes sont minuscules, nous nous sentons si vieux
Nous sommes pourtant chacun à l'aube de nos vies

Nous avons existé, c'était il y a longtemps
Le temps s'étire au loin emportant nos souvenirs
Nous avons combattu nos ennemis et mourir
Est devenue la norme avant de fuir le Levant

Nous avons espéré dans un nouveau destin
La vie s'est épuisée, la vie s'est estompée
Nous contemplons nos corps peu à peu effacés
[Pourront-ils continuer la quête du lendemain ?]

Majaoubé, village syrien
Pas encore marqué par la guerre
Vivait caché de ses voisins
Recroquevillé dans ses prières

Des sunnites, des ismaélites
Des alaouites cohabitaient
Quand sont entrés les djihadistes
Les ont brûlés, décapités.

*« Le conflit syrien qui entame sa cinquième année
A fait plus de deux cent mille morts »,*
Je me ressers vite un café...

L'espoir a déserté la ville
Trump a gagné les élections
Les Américains sont débiles
Je scrute lentement l'horizon

Y a-t-il un nouvel espoir
De voir les choses s'améliorer ?
Le soleil se noie, c'est le soir
L'avenir s'est paralysé.

El-Assad continue toujours
Dans son régime à pavaner
Il marche sur des cadavres lourds
Comme sur un oreiller douillet.

Les tôles d'un camion de l'ONU
Rouillent sous le soleil d'Hama
Pendant que Poutine s'évertue
A ignorer qui que ce soit...

Quand disparaît le sens des choses
On se demande qui l'on est
Je sais, on n'y peut pas grand-chose
Je suis quand même bien écœuré.

A Paris, les panneaux lumineux de la périphérie
Brillaient. Nous étions étrangers aux autres et à nous-mêmes,
Perdus. Une neige molle tombait et recouvrait nos vies
J'étais parti hier sans te dire que je t'aime
Dans le froid de la nuit.

Mon cœur voulait sortir, battait dans ma poitrine
Comme une révélation.
Nos villages étaient morts, réduits au rang de ruines
Cela, nous le savions.

Les informations se bousculent, se chevauchent
Dans les méandres de mon cerveau
Débitées par la voix d'un commentateur anonyme ;
J'ai mal.
Depuis six heures du matin, j'aime me lever tôt
Ce ne sont qu'annonces de morts, de violences, de crimes
Entrecoupés de pubs pour Sosh.
Banales.

Le ciel dehors est presque rouge
Comme une aurore vive de l'été ;
Tandis qu'ici, plus rien ne bouge
Bashar a un permis de tuer

[Un ciel de cendres a tout brûlé.]

ET LE CIEL ETAIT LOURD

Je tournais et tournais dans mon lit
Des corps morts s'affrontaient au fond de ma mémoire
Il n'y avait plus de vie, il n'y avait plus d'espoir
Dehors le froid tombait. Indifférent.
Des chants de Noël participaient au bruit.

Ce jour-là était pareil aux autres.
Les rebelles s'étaient cachés dans les faubourgs
Nous savions, ce n'était pas notre faute
D'un coup le ciel est devenu plus lourd.
Le temps s'est suspendu, c'était vers les sept heures
La tête me tournait et j'avais mal au cœur.
Le plomb tombé d'en haut est devenu plus dur
Et l'atmosphère autour nous a paru solide,
Compacte. J'ai remarqué que la rue était vide
De l'immeuble d'en face ne subsistait qu'un mur
J'ai hurlé, j'ai crié tout le reste du jour.

[Ce jour-là, il neigeait et le ciel était lourd.]

J'ouvre les yeux et le monde m'écrase d'un coup
S'assoit sur ma poitrine.
Monde lourd, compact, homogène.
Je suis bien à l'abri, bien à l'abri des loups
A l'abri du régime
Mes souvenirs me dévorent, ils sont chargés de haine.

Vraiment, pensais-je, la vie devrait être autre
Et mon psy qui répète : « *Ce n'est pas votre faute* ».
On ne devrait jamais voir ce genre de choses
Ni les voir, ni les vivre, j'ai l'Occident morose.

Je regarde le ciel à travers les nuages
Le soleil sort d'un coup, sa lumière est brutale
Je me suis réveillé, le corps trempé, en nage
Il est tout juste onze heures et mes démons s'installent.

JE VOIS LE SOIR TOMBER

On était parti se promener avec mon fils
A l'Ouest, dans les montagnes Djebel Ansariyya
Les reliefs qui traversent les plateaux y sont bas
De la guerre on ne sentait pas même les prémices

Le soleil nous brûlait sur les chemins de pierre
Il fallait avancer, Joram tirait ma main,
Marcher, accélérer, quitte à tordre la poussière
Dominer la Ghouta de Damas au matin

J'avais envie de vivre, son rire qui trébuchait
Et roulait en cascade, résonnant en écho
Il ne prenait pas même le temps de boire de l'eau
J'avais envie de vivre quand tout s'est arrêté.

Ils ont pris nos enfants, ils nous ont pris nos vies
Ils nous ont obligés à quitter nos maisons
On a marché longtemps pour quitter la Syrie
Les souvenirs qui m'obsèdent sont pareils au poison.

Je marche mais je n'ai plus la force de continuer
J'aimerais m'arrêter sur le bord du chemin
Sans Joram l'existence inutile a germé
Je voudrais tout cesser et m'arrêter enfin.

La pluie tombe à présent, dévale en longs rideaux
Ce pays est humide, sombre et désespérant
Mais je vais de l'avant comme on entre au tombeau
Ce pays est funèbre, ô le triste Occident !

Je n'espère plus rien, ni la mort, ni la vie
Et le pire peut-être est encore l'avenir
Les gouttes perlent sur mon front, lentement je m'essuie
Je vois le soir tomber et le monde mourir.

Les dents qui se défont
Et qui tombent une à une
La nuit tous mes démons
S'agitent sous la lune.

L'hypermnésie revient et les souvenirs m'accablent
Dès que je ferme les yeux, le temps semble figé
Je revois la prison, mes poignets et les câbles
L'eau jetée sur le torse et l'électricité.

La fuite, les tentatives
Et l'échec, plus d'une fois
Mon corps à la dérive
L'évasion dans le bois.

Nous avons rêvé d'une vie miraculeuse
Où nos corps se mouvaient en parfaite liberté
Fin de partie, rideau ! Nous avons tous échoué
La mort ôte son masque et sa face est hideuse.

L'EMPIRE DU MAL

L'indifférence de l'Occident
A nos destins de pauvres hommes
Grandit et peu à peu j'entends
L'idée qu'on est de seconde zone

Face à cet appel du vide
Je me sens érodé par la mer
Moi qui jadis fus si solide
Je suis un éternel hiver

Tout a gelé et rien en moi
Ne donne de signe de renaissance
Je vis ici, suis mort là-bas
Désormais plus rien n'a de sens

Je suis là, les étoiles tombent
Une à une dans une pluie astrale
Tu hurles en moi et tu succombes
Sous l'effroyable Empire du Mal.

DANS MON JARDIN LES FLEURS

Je me lève dans la nuit quand les autres se couchent
J'enfile ma tenue verte aux bandes réfléchissantes
Je ne suis pas d'ici, je ne suis pas « de souche »
Je ramasse les papiers et des pigeons la fiente

Avant, j'étais chercheur à l'Université
J'enseignais le Français et la Littérature
J'étais quelqu'un et même, j'inspirais le respect
Aujourd'hui je soulève de gros bacs à ordures

Je repense souvent aux jardins de Damas
Arrosés de norias, ces antiques roues à eau
A présent de ceux-ci, il n'y a plus de traces
Je balaie le trottoir dans l'eau du caniveau

Et dans l'indifférence du Paris ordinaire
Je répète à l'envie ces vers de Baudelaire :
*« Ô douleur ! Ô douleur, le temps mange la vie,
Et l'obscur ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie (...) »*

Reverrais-je donc un jour, dans mon jardin les fleurs ?

L'HISTOIRE NOUS OUBLIERA ENCORE

Le bateau qui fuyait au-delà des nuages
Aurait pu nous mener vers des contrées sereines
Nous pensions en partant échapper à la haine
Mais nos espoirs sont vains, l'amour est un mirage

Le vent refroidissait la terre
Nous pensions souvent à la France
Nous avons perdu l'innocence
J'entends tes cris, tes plaintes, mon frère

Les corps autour luttaienent pour prolonger le temps
J'entendais la mitraille, les cartouches qui se vident
Les entrailles qui éclatent et vous sortent du bide
Les cadavres l'emporter sur le monde des vivants

La haine pourrit nos âmes, nos corps
Comme un cancer irréversible ;
De la folie nous sommes la cible,
L'histoire nous oubliera encore.

Ils sont là, à l'abri, bien tapis, bien cachés
Ils ne font pas de bruit, ne se manifestent pas
Ils paraissent sans vie, à l'arrêt, comme figés
Puis resurgissent d'un coup, quand on ne les attend pas.

Je me suis investi à fond dans mon travail
Ne comptant pas mes heures
Ni mes larmes, ni la sueur
Occupant tout l'espace, ne laissant nulle faille
De jour comme de nuit, le même investissement
Il fallait que j'active les zones de mon cerveau
Que je termine tard, que je me lève tôt
Que je fuis comme je peux du passé le néant.

Mais ils sont là, tapis, à l'affût, toujours prêts
A l'occasion d'un bruit, ils reviennent à moi
Et ils reprennent vie et sans me demander
Resurgissent intacts quand je ne les veux pas.

A l'occasion d'un cri, d'une alarme dans la rue
Des pleurs d'un jeune enfant dans un jardin public
Je revois l'innocent agenouillé qu'on tue
La détresse des appels sous un amas de briques

Dans la fontaine encore, le bateau de fortune
Qui tangue sur l'eau sereine sous le souffle d'un père
Me renvoie à l'image d'un radeau sur la mer
Qui s'échoue et emporte les corps dans son écume

Que je sente le gasoil dans la station essence
L'odeur du caoutchouc des pneus du RER
Ce sont tous les effluves du parfum de la guerre
Et ses charognes putrides autour de moi qui dansent

Que je croise les pas de gens pressés qui courent
Que quelqu'un me bouscule sans faire attention
Je suis immédiatement rejeté en prison
Séparé de ma femme, mes enfants, mes amours

Je ne peux me détacher de mes pires souvenirs
De ces images scellées, gravées dans ma rétine
Si je pouvais choisir, je préférerais mourir
Mais la mort ne me veut, elle fait la bouche fine.

- I. Faire le point sur ce que j'ai vécu me demande une telle énergie, j'ai peur en le relatant de faire remonter des choses, cloaque profond et délétère qui ferait sans doute mieux de rester à sa place, au chaud, bien au chaud, dans mes entrailles.
- J'ambitionne de vivre simplement. De vivre tout. De vivre confusément. De vivre n'importe quoi, pourvu que cela occupe mon cerveau, pourvu que cela me fasse sortir ne serait-ce qu'un instant de ce trou, de cette trappe de plomb qui me pèse et m'opprime.
- Ma tête est constamment baignée de ces flots terribles, de ce ressac cruel qui me tire et m'attire vers le fond.
- Tout autour semble inutile face à ce poids pesant, omniprésent de la mort.
- Face à l'univers fluide qui m'entoure, je me sens autre, déconnecté, fils coupés du centre névralgique, yeux opaques comme baignés de nuit persistante.
- Plus les jours passent, plus je m'enfonce. J'aspire à rejoindre les autres. Vivre le plus possible au milieu des autres. Comme une intégration.
- II. Depuis peu, plus de répit, nul repos, je souffre constamment, insidieusement, presque imperceptiblement, mais de temps en temps, avec des fulgurances spontanées et vives, fugaces, qui enfoncent leurs flèches dans mon cœur, leurs pointes effilées sous ma peau, découpent et me tailladent finement. A ces instants je me tords de douleur et puis je reviens doucement à mes souffrances ordinaires.
- La sensation d'un étouffement programmé si je ne me livre pas. Je suis au purgatoire.
- Plus de larmes, asséché, pareil au désert syrien. Ma Syrie.
- J'ai fermé les yeux et j'ai connu pendant quelques minutes un apaisement inespéré.
- Bilad-el-Cham, roses de Damas, festival de Bosra. Le soleil a éclairé ma face.
- Ma tête emportée dans un manège incontrôlable. Tout tourne. Tout tourne. Tourne le monde. Tourne la Terre.
- La douleur m'enterre.
- Je repense à Houman qui jouait avec des dattes. Il suffit de choisir sa date.
- III. Et l'avenir. Quel avenir ? L'avenir est-il possible ? Pour les autres, sans doute. Mais pour moi ? Peut-on concevoir l'avenir quand on vit perpétuellement le passé ?
- Je ne gagne pas grand-chose mais je flambe. J'allume cigarette sur cigarette. Je les brûle. Je me consume avec.
- Aujourd'hui, je me suis résolu à acheter des somnifères. Dormir. Oublier. Tourner mon dos fouetté, lacéré, pour tout recommencer. Ce fichu espoir, toujours. Et cet espoir fichu.

Ne retenant de la vie que le pire, oui le pire
Lorsque tous nos espoirs étaient portes fermées
(J'ignorais, je l'avoue,
Cette rage d'exister
Qui l'emporte sur tout
Coûte que coûte, sans arrêt
Cette force invincible
Qui avale l'avant
Cet élan invisible
Qui vous porte d'autant
Que chaque instant qui passe
Réduit toujours vos chances
Tout en scellant l'impasse
Qui réduit au silence).

La saleté s'incruste dans le sol noir, profonde
Une pluie fine se déverse et nettoie tout l'espace.
De notre passage sur terre, il n'y a plus de traces ;
De nos souffrances vécues résonnent encore les ondes.

TESTAMENT

Je m'approche au bord du désespoir mais recule sans cesse de peur d'y sombrer.

Ma vie paraît fortuite, inutile et sans objet.

Comme détachée du monde.

Dans un éternel silence.

Je t'aimais tant. Mon unique. Mon essentielle. Le destin s'est joué de nous.

Le destin nous a brisés.

Est-ce que tout ce qui s'apparente au bonheur a vocation à disparaître ? Nous étions heureux. Nous l'avons été dès les premières secondes. Nous aurions pu vivre ainsi, simplement, indéfiniment. Mais la guerre nous a rattrapés.

Je ne sais si je dois croire en l'avenir.

Bien sûr, je suis passé sur l'autre rive.

C'était ton rêve. J'y suis allé.

Mais je t'ai perdue. A tout jamais. Et avec toi, mes illusions et mes envies.

Marcher vers quoi ? Reconstruire sur des fondations perdues ? A quoi bon.

Je ne suis plus qu'un amas de souffrances. Une ombre décharnée, désarticulée, désenchantée.

Je me suis éloigné du monde, éloigné des autres. Pourtant j'ai essayé. Je n'ai pas ménagé mes efforts, tu me connais. Mais partout, j'étais et je reste l'étranger. Le monde autour était méfiant. Il est devenu hostile. Ajoutant de la souffrance à la souffrance. Inutile.

J'ai continué encore.

Avancer sans croire en rien et ne rien espérer.

La vie sans saveur particulière. La vie insignifiante et sans objet.

Ne plus penser au bonheur.

Tout ce que peut m'apporter la vie, c'est la nécessité d'avancer. Maigre motivation. Un pas après l'autre. Puis recommencer.

Aujourd'hui, la vie me paraît insignifiante. Plus de cœur. Une pierre. Plus de cœur.

Depuis ma mue forcée de civilisation

J'essaie de m'intégrer à ma nouvelle culture

J'aime à me comparer à ces caméléons

Qui savent mieux que quiconque prendre couleur des murs.

Seul face à la mer sur cette plage immense
Ma tête part en arrière, les yeux fermés je pense
A ce que fut ma vie, là-bas, sur l'autre rive
Sous les mouettes et leurs cris, le cœur face à l'eau vive

Je ferme les yeux, les souvenirs reviennent
Mais je me sens bien mieux, je n'éprouve plus de haine
Sans cette association et sans ses bénévoles
J'aurais fini ma vie perdu dans un sous-sol...

Je ne voulais plus parler du jour qui recommence
Prisonnier de la nuit, de son indifférence
J'ai appris à tirer de nouveaux numéros
J'ai appris qu'on pouvait tout reprendre à zéro

Je scrute l'horizon que le matin transforme
Je reconnais la vie qui peu à peu prend forme
Et je sais qu'à présent j'ai quitté mon linceul
Au milieu de ces gens, je ne suis plus tout seul.

DEMAIN EXISTE ENCORE

Le soir descend, porteur de paix, empli d'espoir
Mon cœur bat tranquillement, au rythme ralenti
Des heures qui passent ; c'est le rythme de la vie
Demain matin je sais qu'il ne fera plus noir.

Un air calme et léger circule dans la pièce
Je me sens apaisé et plus rien ne m'opprime
Je ne ressens plus de haine, plus la moindre amertume
Je sais que le matin viendra chasser la brume.

Le soir s'immobilise, j'ai connu l'hécatombe
Mes souvenirs persistent, sont fossoyeurs de tombes ;
Je perçois les douleurs, les sévices, les tortures
Ils m'ont pendant des heures tenus derrière un mur

De silence. Je sais qu'un vent puissant s'approche
Inexorable, il balaye tout, mon sort
Le passé, les souvenirs, il me raccroche
Encore et encore à la vie. Non, je ne suis pas mort.

[Et je sais aujourd'hui, demain existe encore]

Je ne sais pas. J'essaie de maintenir mon cerveau en alerte, tout en l'assommant de narcoleptiques. Par poignées. Pour oublier. Je suis peut-être mort. Je ne sais plus. Sans doute une partie de moi l'est-elle. Restée là-bas, errant sans fin, sans but précis.
Sans.

Il y a sûrement quelque chose à faire que je ne fais pas. Que je n'ai pas su faire. Je ne l'ai pas appris. Ça ne s'apprend pas. J'ai l'impression d'avoir pris vingt ans d'un coup. Du jour au lendemain. Comme ça, d'un coup, sans crier gare, mais en criant famine et en implorant Dieu.
Voix résonnant dans le vide, les pieds nus. Va-nu-pieds, pieds en sang.
Sang.

J'ai souvent mal au cœur. Contrition. Resserrement. Etouffement. Étau. C'est ça, étau. Mais c'est trop tard maintenant. Paradoxe. Je fume. Je roule. Je fume. Je fume encore. Je fume trop. Des dizaines de clopes. Par paquets. Comme les cheveux et les ongles arrachés. Des centaines.
Cent.

Il doit pourtant bien y avoir un moyen de survivre. Au milieu des autres. Des autres gens, des êtres humains. Dépasser le cap des souvenirs, la frontière des fantômes qui hantent. Ces visages qui reviennent subitement alors qu'ils s'estompent de plus en plus au fil des jours qui passent.
Visages marqués, suppliciés, énucléés. Innocents Bon Dieu.
Innocents.

Peut-être alors

Un jour, deux ? Qui sait ?

Peut-être alors, un jour

La vie reprendra son cours.

Il existe un espace si parfait, si fécond
Où nous vivrons sereins, loin de toute apparence
Tout y sera tranquille, apaisé et profond
Il existe un espace de possible renaissance.